

À la recherche du temps perdu

Les parcours nostalgiques d'une enfance juive marocaine dans les nouvelles de Bob Oré Abitbol

Dinah Assouline Stillman*

« Pourquoi avons-nous quitté ce merveilleux pays ? Avions-nous le choix ? Encore aujourd'hui, je me pose la question. Était-ce nécessaire de nous déraciner ainsi ? »¹

« Que suis-je ? Qui suis-je ? [...] Je suis d'ici et d'ailleurs, éternel voyageur de l'univers, éternel compagnon d'aventures. »²

On pourrait dire de tous les Juifs marocains ayant quitté leur pays, quelles qu'en soient les circonstances, qu'ils sont des exilés nostalgiques. Sous d'autres cieux souvent moins éléments, le monde de leur enfance, leurs coutumes millénaires se sont réduites à des souvenirs empreints de soleil et de douceur de vivre. Des 300 000 Juifs qui vivaient au Maroc dans les années quarante, il n'en reste aujourd'hui que 3 000, tour à tour enviés pour la facilité d'y vivre dont ils jouissent encore, et plaints lors des alertes que les conflits au Moyen Orient répercutent sur leur sécurité. Bien que minorité protégée par trois rois successifs, Mohamed V (sultan 1927-1953 et 1955-1961), Hassan II (r. 1961-1999) et Mohammed VI (r. 1999-présent) les Juifs restants savent qu'ils ne seraient pas à l'abri de

* University of Oklahoma, USA.

¹ Bob Oré Abitbol, *Les Faucons de Mogador* (nouvelles), Montréal, Éditions Balzac, coll. Autres rives, 1994, p. 16.

² Bob Oré Abitbol, « Lettre de Californie, exil sans retour », 15/12/2014 : <http://www.harissa.com/news/article/lettre-de-californie-exil-sans-retour-par-bob-or%C3%A9-abitbol>

personnages plus ou moins incontrôlés qui les considéreraient comme des « sionistes à la solde d'Israël ». Ce ne fut pas toujours le cas, et beaucoup d'entre eux répéteront à l'envi qu'ils s'entendaient très bien avec leurs voisins musulmans dans les années quarante, cinquante, soixante et jusqu'à la guerre des Six jours de 1967. C'est celle-ci qui a considérablement modifié leurs rapports, et les a persuadés qu'ils ne pouvaient rester dans leur pays bien-aimé sans danger. Mais ils n'ont pas toujours immigré en Israël. Ceux qui ont quitté le Maroc en 1948 et dans les années cinquante pour Israël ont subi, à l'époque, des discriminations dues à leur culture incomprise par la majorité gouvernante originaire d'Europe centrale. Cela pourrait expliquer que beaucoup de Juifs, intellectuels ou éduqués à la française, n'aient pas choisi le pays d'Israël comme terre d'accueil lorsqu'ils sont partis en 1967 et dans les années qui ont suivi. Ils se sont installés aussi en France, au Canada – surtout au Québec francophone – et aux États-Unis. Bob Oré Abitbol, lui, est parti en France en 1962, à l'âge précoce de 15 ans, entraîné par ses rêves et l'attrait magique de l'ailleurs. Son amour du théâtre l'avait persuadé que Paris lui réserverait la gloire et la fortune en faisant de lui un grand acteur. Mais, comme il le raconte dans son autobiographie partielle, *Les amants du Café Prag*³, la réalité fut tout autre. Il dut se contenter de petits boulots pour subsister. Hormis ses expériences sexuelles et le groupe d'amis qui le soutenaient, son séjour français fut loin de le satisfaire et il décida d'aller tenter sa chance à Montréal.

Un Juif errant doué et touche-à-tout

Deux ans après des débuts impécunieux et difficiles à Paris, il décide d'immigrer à Montréal, où il connaît aussi des moments de doute, dus au manque d'argent et aux rigueurs de l'hiver québécois. Mais très vite, par son dynamisme et ses rencontres, il se prend à aimer cette ville d'adoption et à l'appivoiser. De son expérience de quelques mois de vendeur de vêtements de luxe dans une boutique aux Champs-Élysées à Paris, il tire un savoir-faire précieux qui va le propulser en peu de temps à la pointe de la mode de luxe à une époque où elle était loin d'être la première préoccupation des Québécois. Il fait très vite fortune. Sa réussite fulgurante dans ce domaine ne lui a cependant pas fait oublier ses premières amours : le théâtre. C'est ainsi qu'il se lance dans des

³ Bob Oré Abitbol, *Les Amants du Café Prag* (roman), Montréal, Éditions Balzac, coll. Autres rives, 2003.

activités culturelles qui n'étaient encore qu'embryonnaires pour ses coreligionnaires marocains de l'époque.

Venus du Maroc par vagues et surtout après la guerre des Six jours de juin 1967, ils ont formé à Montréal la communauté sépharade la plus importante du Québec, et peut-être de nos jours la plus dynamique culturellement. Comme lui, émigrés dans un environnement glacé et différent, ils avaient ce besoin de recréer dans leur exil un monde qui reflète leurs traditions. Au-delà des habitudes culinaires, des fêtes religieuses, des mariages, des bar-mitsvas, des circoncisions, la nécessité d'affirmer leur identité passait aussi par le fait de retrouver leurs racines et de raconter leur histoire. Faire connaître localement leur riche culture, imprégnée des langues judéo-arabe, judéo-espagnole et française, aux Juifs ashkénazes anglophones installés depuis fort longtemps au Canada et aux Québécois qui les accueillaient, était une nécessité et un défi. Ainsi, Bob Oré Abitbol a participé parmi d'autres⁴ à l'essor économique et culturel des Juifs marocains en faisant partie des institutions qui les encadraient. La volonté de raconter sa famille, sa rue, ses amis, de retrouver les goûts, les odeurs, les cris, l'ambiance de ses souvenirs d'enfance, et de les faire partager à tous ceux qui comme lui souffraient de nostalgie, a donné lieu à l'écriture de nouvelles et de pièces de théâtre hautes en couleurs.

Sa première pièce par exemple, *Le goût des confitures : portrait de famille*⁵, essentiellement composée de vignettes sur la vie de sa famille au Maroc, l'a fait connaître du public communautaire et l'a encouragé dans son envie d'écrire. Elle a été mise en scène et jouée par lui-même. Son désir démesuré de saisir le spectateur par tous les sens lui avait fait imaginer de présenter à chacun des spectateurs des confitures (préparées par sa mère), de transformer les numéros des sièges en adresses de rues de Casablanca, et parmi elles son adresse personnelle, le 28 de la rue de

⁴ Elias Malka, son oncle, faisait partie des membres fondateurs de nombreuses institutions juives sépharades, et en a présidé plusieurs, telles l'Association Sépharade Francophone (ASF) qui est devenue la Communauté Sépharade du Québec (CSQ), puis la Communauté Sépharade Unifiée du Québec (CSUQ). D'autres dirigeants de la première heure et toujours très actifs au sein de la communauté sont David Bensoussan, Marc Kakon et Joseph Gabbay. Abitbol dit avoir participé à l'édification de toutes ces institutions et avoir fait partie du conseil administratif de l'ASF et du CSQ jusqu'en 1990. Il dit aussi avoir été président de la *Quinzaine Sépharade* à deux reprises (cf. mon interview par courriel du 29 janvier 2014).

⁵ Adaptée de son premier recueil de nouvelles, *Le Goût des confitures*, Montréal, Éditions Hurtubise, coll. L'arbre, 1986 (ouvrage épuisé). La pièce fut jouée en 1990 au théâtre Sadie Bronfman, à Montréal.

Lusitania, où il avait habité jusqu'à son départ. Un humidificateur diffusait dans la salle des senteurs de jasmin et de fleur d'oranger. Un bazar regorgeant d'épices était posté à l'entrée du théâtre. Le début de la pièce commençait avec l'appel du muezzin et « Allah Akbar », la prière d'un rabbin et la cloche d'une église sonnante le tocsin. Pour parfaire le tout, les trois coups étaient donnés par une femme en vêtement traditionnel arabe qui frappait dans un pilon⁶. Quant à ses personnages, typiques, typés, parlant un français mâtiné d'arabe, ils représentaient non seulement sa famille et ses amis juifs, mais aussi les voisins et travailleurs arabes qui les côtoyaient amicalement et qui font d'ailleurs toujours partie du décor qu'il a soin de planter dans ses nouvelles avec toute la nostalgie d'un souvenir idéalisé. Au fil des ans cependant, et le temps lui manquant, ses pièces suivantes furent montées, dirigées et jouées par d'autres metteurs en scène, plus connus et professionnels comme Carlo Bengio et Solly Lévy. Certaines furent produites pendant la *Quinzaine Sépharade*, le festival culturel le plus important de la communauté juive sépharade de Montréal⁷.

« Poète, écrivain, philosophe, homme de bien » (dixit sa mère)⁸

C'est ainsi que se lit la description humoristique qu'Abitbol fait de lui-même au dos du recueil de nouvelles *Les Faucons de Mogador*, effaçant le côté plus matérialiste de l'homme au profit de son passe-temps intellectuel favori et de son côté moral. Mais Abitbol n'est pas seulement le fils d'une « mère juive » admirative. Il est entrepreneur et homme d'affaires, devenu plus tard galeriste et éditeur d'art, et même propriétaire d'un cirque.

Il a vécu au Maroc, en France, au Canada, au Mexique et habite désormais aux États-Unis. Depuis son départ du Maroc et ses longs séjours dans ces lointains pays, sa vie turbulente semble tout entière incarner un Juif errant moderne et hyperactif, créant partout où il met les pieds des entreprises diverses, à l'image de ses nombreux intérêts pour

⁶ Interview, par moi-même, de l'auteur via courriel, 5 novembre 2013.

⁷ Depuis sa création en 1972, *La Quinzaine Sépharade de Montréal* est synonyme de culture, aussi bien populaire qu'intellectuelle, grâce à la variété de ses événements, concerts, pièces de théâtre et débats se succédant pendant quinze jours, et quelquefois jusqu'à un mois, tous les deux ans. En 2006, *La Quinzaine* est devenue le *Festival Sépharade*, un événement annuel comptant trois semaines de programmation, tout aussi varié et attendu.

⁸ Quatrième de couverture, *Les faucons de Mogador*.

l'art et la communication. Pendant son séjour à Montréal, où il aurait vécu vingt-deux ans, c'est-à-dire la période la plus longue de ses pérégrinations à ce jour, il a multiplié les expériences.

Le succès de cette première pièce l'avait encouragé à en écrire d'autres, surtout des adaptations librement inspirées d'auteurs connus, comme *Faby 1* et *Faby 2*, d'après *Marius* et *Fanny* de Marcel Pagnol, jouée en 1996⁹. Madame Pagnol aurait déclaré en voyant la pièce : « Vous êtes habile parce que vous prenez la pièce de mon mari et vous racontez l'histoire de votre peuple ! »¹⁰. C'est un peu ce qu'il a fait de nouveau avec *Shabbat Chalom*¹¹, sa quatrième pièce, adaptée quant à elle du film *Dîner de cons* de Francis Veber, réalisé en 1998. Cette fois, c'est le milieu des commerçants juifs du vêtement à Montréal qui y est évoqué, avec un *Khozer Tchouva* (un nouveau converti à la religion juive stricte) dans le rôle du c... et un magnat du prêt-à-porter dans celui qui organise ces dîners. Le texte, parsemé d'arabe, de judéo-marocain et d'hébreu, avec un regain d'accent pied-noir pour ajouter des éléments comiques, a assuré, me dit-il, le succès de la pièce au Théâtre Saydie Bronfman, pendant la *Quinzaine Sépharade*, en 2000¹². « Je ne garde que le squelette de l'action et je change tout ! Les personnages, les noms, le pays, l'accent, l'action, sont tous différents de l'original »¹³, me dit l'auteur. Ainsi *Chabanel Story* a été écrite comme une suite naturelle à *Shabbat Chalom*. Ses personnages sont les mêmes. L'intrigue concerne les Juifs du prêt-à-porter à Montréal, regroupés dans la rue Chabanel. Enfin d'autres pièces ont suivi, comme *En plein dans le noir*, jouée en 2003 au même endroit, ainsi que *L'an prochain à Beverly Hill, (si D.veut)*.

⁹ Il y mettait en scène des Juifs marocains qui vivaient à Mogador. Maurice, après avoir mis enceinte Faby sans le savoir, partait au kibboutz et faisait l'armée en Israël. Isaac, son père, était désespéré du départ de son fils, mais Salomon Etedgui sauvait l'honneur de Faby en se mariant avec elle. (Interview par courriel du 5 novembre 2013).

¹⁰ Interview par courriel du 5 novembre 2013.

¹¹ Aucune des pièces d'Abitbol n'a été publiée, mais elles ont toutes été jouées, en majorité au théâtre Sadie Bronfman et au Centre Communautaire Juif de Montréal. Certaines sont visibles en vidéo à l'audiovidéothèque de la bibliothèque de l'Université du Québec à Montréal (UQAM) dans la rubrique « Théâtre juif francophone ». D'après son interview du 29 janvier 2014, l'auteur n'exclurait pas de les poster sur Internet très prochainement.

¹² Interview par courriel du 5 novembre 2013.

¹³ Interview par courriel du 5 novembre 2013.

Souvenirs d'exil, senteurs locales, accents locaux et digressions

Cependant le mode d'écriture le plus réussi de Bob Oré Abitbol est sans doute celui de la nouvelle. Chacune dépeint des personnages de son enfance dans lesquels nombre de Juifs marocains exilés reconnaissent ceux de leurs propres souvenirs. Le Maroc de son enfance, de sa ville, de ses rues, des senteurs de ses fruits, des parfums de ses fleurs, prend vie à travers son écriture sensuelle et colorée. Pour un homme d'affaires pressé, la nouvelle présente l'avantage d'être plus courte et moins longue à écrire qu'un roman. Et pour un maximum d'efficacité, *businessman* oblige, Abitbol n'hésite pas à intégrer certaines de ses nouvelles en tant que chapitres de ses romans, comme dans *Les Amants du Café Prag* (2003) par exemple, ou dans des recueils de nouvelles plus tardifs, comme *Les Amours interdites de Madame Cohen* (2006). Il a d'ailleurs récemment lui-même mis en ligne certaines de ses nouvelles sur les sites Internet des Juifs marocains *dafina.net* et des Juifs tunisiens *harissa.com*.

Ce qui frappe le plus le lecteur dans les nouvelles d'Abitbol, qui sont parfaitement évocatrices du monde dans lequel il a grandi, c'est son habileté à raconter une histoire, souvent familiale, à partir de situations qui pourraient sembler banales. Écrites avec un grand souci de précision et une profusion considérable de vocabulaire descriptif et sensuel, elles prennent vie et mouvement, entraînant le lecteur dans un voyage de tous les sens. Par exemple, dans « Le goût des confitures », l'histoire qui a inspiré la pièce de théâtre éponyme, il s'agit de deux jeunes enfants qui prennent régulièrement leur goûter après l'école chez leur grande sœur mariée. Elle leur offre des confitures faites maison et du pain chaud à peine ramené du four à bois de sa rue, qu'elle prépare elle-même tous les jours. La description de ces goûters quotidiens a pour double mission d'exciter l'appétit du lecteur et de l'informer au passage de cette particularité des fours publics de l'époque, où Juifs et musulmans envoyaient faire cuire leur pain sans exception, personne n'ayant de four individuel dans sa cuisine. Il fallait donner mille recommandations au préposé pour obtenir la meilleure cuisson. Mais un jour, les enfants trouvent porte close et leur sœur absente. Ils se glissent néanmoins dans sa cuisine en forçant la fenêtre et ont vite fait de s'emparer du pot de confiture. Voici comment Abitbol les décrit en pleine action :

Assis, les jambes entrecroisées, ils avalent, ils dévorent, ils mangent et ils mangent et ils mangent. De peur d'être surpris, ils se dépêchent, leurs petites mains s'enfoncent et ramènent, comme d'une pêche miraculeuse, ces petits

morceaux délicieux qu'ils dégustent. Leur petite face, toute barbouillée de jus, leurs mains gluantes, leurs tabliers saccagés, ils n'en ont cure.¹⁴

À la toute dernière ligne de la nouvelle, on apprend que les deux garçons sont les oncles de l'auteur et que leur grande sœur est sa propre mère. L'histoire a fait le tour de la famille et, depuis que la pièce y a été jouée, celui de la communauté juive à Montréal.

Des années plus tard, Abitbol reprendra le sujet des confitures dans la nouvelle « Petit déjeuner avec Mireille »¹⁵. Elle ne concerne plus des enfants, mais la gourmandise y tient aussi une place de choix, celle de l'auteur et narrateur adulte qui s'apprête à déguster un petit déjeuner imprégné des saveurs de son enfance marocaine : tous les composants ont été soigneusement choisis pour leur qualité et leur provenance de choix. Il l'a préparé avec tant de ferveur, décrit avec tant de détails que les papilles de ses lecteurs sont, autant que les siennes, excitées et en attente de la première bouchée. C'est le moment que choisit sa sœur pour l'appeler au téléphone. Le flot de ses paroles et de ses récriminations, auquel il n'ose couper court par amour fraternel, met à nu les relations compliquées frère-sœur à l'âge adulte, tandis que son petit déjeuner ruiné refroidit près de lui.

Le conteur et ses procédés

Si Abitbol multiplie les descriptions de lieux, de gens, de sons, d'odeurs, de goûts dans ses récits, concoctant pour le lecteur un ensemble évocateur de tous les sens, il déploie toujours le contexte socioculturel relayé par sa mémoire d'enfance. Ses personnages, croqués dans leur milieu naturel, y évoluent en exhalant un parfum d'authenticité bien réel.

La nouvelle « Le cordonnier philosophe »¹⁶ par exemple, ne commence pas par l'histoire du cordonnier inconnu qui vient d'arriver dans la rue de l'auteur, mais par deux pages entièrement consacrées à tous les commérages qu'une personne nouvelle dans le voisinage pouvait susciter avant d'y être acceptée et intégrée. Cependant, personne ne sait rien de ce cordonnier lorsqu'il installe un jour son échoppe. Ni de lui, de sa famille, de ses amis, et encore moins d'où il vient, ce qui le rend fort

¹⁴ Bob Oré Abitbol, *Le goût des confitures*, op. cit.. Aussi sur le site dafina.net : <http://dafina.net/gazette/article/le-gout-des-confitures-par-bob-ore-abitbol>

¹⁵ <http://www.dafina.net/PETITDEJEUNERAVECMIREILLE.htm>

¹⁶ *Les faucons de Mogador*, op. cit. Voir aussi : <http://www.dafina.net/gazette/article/le-cordonnier-philosophe-par-bob-or%C3%A9-abitbol>

mystérieux aux dames seules qui voient en lui un bon parti, et aux enfants fascinés par son activité incessante. Quand la narration revient enfin au sujet annoncé par le titre, au cordonnier et à ses remarquables habitudes de travail, son apparence physique avantageuse, son rire franc, ses histoires passionnantes tirées de la Bible qu'il raconte aux enfants à peine sortis de l'école, c'est dans un raccourci vertigineux qu'on le retrouve soudain au même endroit vingt ans plus tard, plus âgé, plus pauvre, plus démuné, mais toujours occupé à réparer des chaussures. N'ayant pas bougé de la rue, tandis qu'il révèle enfin à l'auteur son passé familial tragique, il dévoile, à sa manière candide et naïve, son touchant projet d'avenir.

Une autre nouvelle plus tardive, « L'Invitation »¹⁷, tirée d'une anecdote familiale, utilise le même stratagème visant à envelopper chaque personnage dans son environnement socio-économique et culturel avant d'entrer dans le nœud de l'histoire. Le narrateur commence par ébaucher une description brève des deux protagonistes, description physique et morale pour l'ouvrier, description uniquement morale pour le patron, l'oncle d'Abitbol. Les deux hommes se vouent un respect mutuel, fondé sur leur amour du travail bien fait. Le patron vient d'accepter très simplement l'invitation à dîner chez son employé, qui se sent honoré et fier. Chacun d'eux est alors croqué dans son habitat, ses habitudes, les gens qu'il fréquente, et la façon dont il invite et reçoit les gens. Toutes ces précisions, fort justes, donnent au lecteur une idée de la vie au Maroc chez des Juifs de classes sociales différentes. Enfin l'intrigue dramatique reprend en quelques phrases courtes : la préparation fébrile de l'événement chez l'employé modèle et sa famille, l'attente et l'excitation qui ont même gagné sa rue et ses habitants, les énormes frais encourus, l'oubli du riche de se rendre à l'invitation du pauvre... La honte du pauvre, l'embarras du riche marqueront pour toujours l'un et l'autre. L'auteur insiste sur le remords éternel de son oncle d'avoir offensé une personne estimée, comme pour le laver de sa honte.

L'amour filial dans les contes d'Abitbol

Comme pour l'exemple cité plus haut, l'auteur raconte fréquemment dans ses nouvelles des anecdotes liées à des personnages

¹⁷ Bob Oré Abitbol, *Les amours interdites de Mme Cohen*, Montréal, Éditions Balzac, 2006. Et aussi : <http://www.dafina.net/gazette/article/linvitation-par-bob-or%C3%A9-abitbol>

familiaux proches¹⁸, à qui non seulement il prête des traits moraux positifs, mais peut les rendre dignes de personnages de contes bibliques, tout en faisant partie d'un tissu social local qu'Abitbol se plaît invariablement à dépeindre au lecteur.

Dans le cas du « Prologue » qui précède l'autobiographie partielle d'Abitbol dans *Les amants du Café Prag*, il octroie à un certain Abraham ayant vécu au début du vingtième siècle des qualités dignes du personnage biblique dont il porte le nom : pieux, pauvre, intègre. C'est à dos d'âne qu'il quitte sa ville, Marrakech, pour se rendre à de nombreux kilomètres de celle-ci, dans un village de la vallée de l'Ourika. Son but : demander la main de la jeune femme qu'il aime à ses parents. Myriam est non seulement belle et pieuse, mais aussi éduquée, chose rare qui donne l'occasion à Abitbol de parler des mœurs d'antan, avec une légère pointe d'ironie : « À cette époque, les filles étaient maintenues dans une ignorance de bon aloi. Il fallait qu'elles soient, dans l'ordre : bonne cuisinière, bonne mère et bonne épouse. Le reste était aussi inutile que superflu »¹⁹. Mais alors qu'Abraham traverse la place Djamaa El Fnaa, l'auteur délaisse son personnage pour une longue digression, une description saisissante de la célèbre place. Par mille petits détails, il parvient à capter l'atmosphère du lieu. Les sons, les couleurs, les odeurs, les goûts, se répondent et composent un ensemble des plus prenants :

Le nauséabond des rues se confond avec les odeurs fortes de friture et le parfum suave et rassurant de quelques fleurs de jasmin ou de fleurs d'oranger. Sur la place de Marrakech, serpents et fakirs, conteurs, magiciens, danseurs, chanteurs, jongleurs, contorsionnistes, prédicateurs se disputent le devant de la scène. (XIV)

Grâce à un procédé très fréquent chez lui, l'asyndète, il élimine tout ce qui dans la phrase peut diluer le pouvoir évocateur des mots : les articles, les verbes, les particules peuvent disparaître au profit d'une accumulation de noms et d'adjectifs qui renforce l'impression de profusion donnée par ses descriptions. Ainsi, ses personnages, leurs

¹⁸ Sa mère, dont il est souvent question dans ses nouvelles, devient même l'auteur-narrateur d'une nouvelle épistolaire touchante intitulée « Le départ », qui rend compte de sa décision difficile de quitter définitivement le Maroc pour Montréal afin de rejoindre ses enfants adultes, et de sa profonde tristesse le jour du départ. <http://www.dafina.net/gazette/article/le-d%C3%A9part-par-bob-ore-abitbol>

¹⁹ Prologue, p. XII. Pour alléger les notes en bas de pages, les pages suivantes du prologue seront indiquées entre parenthèses à la fin de chaque citation, en chiffres romains.

attitudes, leurs mouvements font surgir chaque scène comme si elle se déroulait sous nos yeux :

Place vivante, animée telle une ruche où s'activent des milliers d'hommes et de femmes, l'air gai, préoccupé, ou morose, vaquant d'un pas pressé d'une boutique à l'autre. Burnous, turbans, babouches, fez rouges, chéchias se mêlent aux chapeaux européens, aux bérêts et parfois à des casques coloniaux. (XV)

Sans oublier les multiples denrées orientales odorantes qui ne manquent guère de susciter l'intérêt du lecteur :

Montagnes de thés, odeurs de menthe, légumes frais se mêlent aux parfums d'épices fortes, de cannelle, de poivre. Des piles de branches de dattes charnues, de pépites de pastèques, de figues de barbarie sont amoncelées sur des étals où des charrettes vétustes équipées d'une lampe au gazogène éclairent faiblement la nuit. (XVI)

Aux dires de l'auteur, dont le portrait de la place se poursuit encore pendant quelques pages, « partout, on entend l'or, la voix, la vie ! » (XVII).

Malgré l'inclusion des « casques coloniaux », pour faire référence à l'histoire coloniale du Maroc au début du vingtième siècle, et des « charrettes vétustes équipées d'une lampe au gazogène » (XVI), il est clair que toutes ces descriptions de Marrakech ne peuvent provenir de la mémoire seule d'Abitbol avant son départ à quinze ans, mais d'une visite récente à cette ville, peut-être lors de son séjour mentionné dans la nouvelle « Le retour », que nous aborderons plus loin. L'usage constant du présent par l'auteur, pour raconter une histoire appartenant au passé, renforce l'impression de vie qui s'en dégage. Il suggère que les images, les sons, les parfums, les goûts de l'enfance ont à tel point imprégné sa mémoire qu'il peut les faire revenir à la surface instantanément, dès le moment où il le souhaite.

Abitbol ajoute un autre trait positif à Abraham, celui de la tolérance. Bien que Juif religieux conscient de ses différences, il ne dédaigne pas la culture populaire de ses amis musulmans avec lesquels il prend le thé parfois, clin d'œil du narrateur à la convivialité des deux communautés autrefois : « Il aimait la musique et la douce voix d'Oum Kalsoum que diffusaient sans interruption de vieux postes à galène » (XVIII). Tandis que l'âne d'Abraham passe dans la vallée de l'Ourika, les paysages ainsi que leurs habitants sont décrits tour à tour comme hospitaliers et sauvages. Mais l'arrivée au village est digne d'un roman à

suspense, car un autre prétendant, accompagné de ses parents et de leur richesse tapageuse, l'a devancé pour demander la main de Myriam. Le jeune homme riche est gras, obèse, arrogant tout autant que ses parents, tandis qu'Abraham, mince et humble, se sentant battu d'avance en apprenant cette visite, rebrousse chemin avant même de se présenter devant le père de la jeune fille. Le lecteur serait-il déçu d'une intrigue si simpliste ? Il n'en a guère le temps, car l'auteur s'est déjà lancé dans une énumération volubile de l'accueil du prétendant et de sa famille dans les plus pures règles de l'hospitalité marocaine : « Qu'on égorge les moutons ! Les poulets à la broche ! Les pastillas succulentes, les tajines aux sauces onctueuses accompagnées de *Mahia*, eau de vie parfumée ramenée de Meknès. Serviteurs et servantes, famille, amis, tous mettent la main à la pâte » (XXIII).

Cependant, sans une parole, la belle Myriam a signifié son dédain du prétendant et c'est à Abraham, revenu opportunément sur les lieux, que son père donne sa main. En une phrase lapidaire qui conclut l'histoire, le lecteur apprend alors qu'Abraham et Myriam ne sont autres que les grands-parents de l'auteur. Cette chute est un procédé récurrent d'Abitbol, utilisée de façon poignante à propos de la jeune Suzanne de son enfance dans la nouvelle « Le retour » dont il est question à présent.

Ce merveilleux mais impossible retour au pays

Parmi toutes les nouvelles d'Abitbol, qui peuvent compter généralement entre trois et dix pages, « Le retour » est de loin la plus longue (dix-neuf pages) et reste celle qui réunit tous les doutes, tous les attermoissements, toutes les interrogations, tous les défis qui peuvent assaillir un être exilé désirant revenir sur les lieux de son enfance. Première nouvelle de son second recueil, *Les Faucons de Mogador*, elle semble revêtir une telle importance aux yeux de l'auteur qu'il l'a aussi intégrée en tant qu'avant-dernier chapitre de ses romans *Café Prag* et *Les amours interdites de Madame Cohen*²⁰ :

Ainsi, j'ai fait le tour du monde plusieurs fois, cherchant des vérités qui m'échappaient et que, jusqu'à aujourd'hui, je n'ai pu trouver et que je cherche encore. Après toutes ces années d'errance, de pérégrinations dans des villes étranges qui le sont restées pour moi, étranger parmi les étrangers, je retourne aux sources dans le quartier béni de mon enfance heureuse, quittant Montréal

²⁰ Ces deux romans sont composés de plusieurs chapitres qui sont parus sous forme de nouvelles sur *Internet*.

enneigée, froide et triste, pour retrouver comme instantanément la lumière éclatante de ma ville natale (*Les Faucons de Mogador*, p.18).²¹

Sa destination, Casablanca, dont la mer bleue scintille au soleil lorsqu'il la découvre depuis l'avion, l'émeut. Cependant, une fois à terre, il ne reconnaît personne, ni dans les rues, ni à son hôtel, et les questions succèdent aux questions : « Avais-je bien fait de revenir ? Ne valait-il pas mieux vivre avec mes souvenirs ? » (14).

Le lendemain, sa première visite est pour la mer, appelée « la Côte » par les Casablancais, où il avait passé tant de moments inoubliables avec ses amis. De la voir si belle le fait s'interroger, non plus sur lui-même, mais sur le destin des Juifs marocains dans leur ensemble : « Pourquoi partir, toujours partir ? Fallait-il abandonner cette terre d'islam accueillante et belle où nous vivions depuis des générations, avant même les Arabes ? » (16). Question qui aussitôt est suivie de la réponse : « Oui, malgré le fait d'avoir vécu là-bas depuis des siècles, mêlés à toutes les populations, intégrés dans toutes les villes, nous devions partir ». À cela il fournit plusieurs explications : le caractère « différent » du peuple juif qui « ne veut s'intégrer à aucune civilisation », et son allégeance multimillénaire à Jérusalem qui apparaît dans les prières quotidiennes, poussant naturellement les Juifs à rester attachés à Israël :

Partir serait donc notre destin et émigrer d'un endroit à l'autre, notre lot. Ah ! Qu'on me donne une terre où je retrouverais mes racines, qui sera la mienne, où je me sentirais enfin chez moi. Et ce n'est pas tout à fait Israël, et ce n'est plus là-bas, et ce n'est pas encore ici. (17)

Il n'explique pas quel pays représente ce « là-bas » ou cet « ici », la France, le Canada, le Mexique, les États-Unis, ou tout simplement le Maroc actuel ? Une digression s'ensuit sur les contrées lointaines qu'il a visitées de par le monde, avec la conclusion que les hommes sont partout pareils, « faits des mêmes peurs et des mêmes espérances » (17).

Étranger parmi les étrangers

Et lorsqu'il veut visiter la ville de son enfance, là aussi, c'est la déconvenue. Il n'y a plus d'habitants juifs dans toutes les rues qu'il

²¹ La pagination utilisée pour cette nouvelle est celle de l'édition *Les faucons de Mogador*, 1994. Les pages sont mentionnées entre parenthèses à la fin des citations.

parcourt, et dans la sienne seuls le vieux Hanania, qui fait l'objet de la nouvelle « Le cordonnier philosophe », et une famille de trois filles qui n'ont pas pu trouver de mari y habitent encore. Il exprime sa déconvenue d'émigré très justement : « À Montréal, je ne cessais d'évoquer le Maroc, le soleil, la mer, l'hospitalité et la chaleur des habitants. À Casablanca, étranger dans ma propre ville, c'est Montréal qui me manque, que je vante, dont je parle sans arrêt » (18).

Ce sentiment si commun de perte d'identité de la personne qui revient sur les lieux de son enfance après de nombreuses années, et ne s'y reconnaît plus vraiment, alors même qu'elle ne se sent pas tout à fait intégrée dans son pays d'accueil, Abitbol le renforce avec l'exemple de sa grand-mère exilée à Montréal. Ce faisant, il s'adresse familièrement au lecteur :

Tout lui manquait. Je vous répète en vrac une partie de ses doléances (je ne parle pas du climat et de la mer qui vont de soi) : la femme de ménage, l'épicier du coin, le pain, le four et le bain maure, ses voisines, ses amies, sa maison (qu'elle imaginait immense), son travail, la Côte [...]. Tout le reste de son existence se passerait à regretter quelque chose qu'elle savait ne jamais pouvoir retrouver. (19)

Et de conclure en donnant de nouveau une dimension universelle à ce qu'il ressent : « Mais n'est-ce pas ainsi de tous les émigrés, de tous les immigrants ? » (19).

Déambulant dans les rues de Casablanca, il se prend à regretter le temps jadis : « J'ai marché longtemps dans les rues de ma ville. Je n'ai pas retrouvé les parfums d'autrefois, ni les têtes cosmopolites de jadis. Aujourd'hui tout est arabe » (21). De sa part, ce ne semble pas être une remarque raciste mais le constat d'une absence : il ne voit plus de vie juive autour de lui. Soudain, le Maroc sans sa nombreuse et légendaire communauté juive est devenu un pays « comme l'Égypte », où il n'existe plus de Juifs depuis qu'ils ont été expulsés. Par association d'idées, Abitbol se prend à penser à ses anciennes connaissances, ces Juifs marocains qu'il ne rencontrera plus désormais dans les rues de son enfance : « Mariages, divorces, un enfant, deux enfants, l'un vit à Bordeaux, l'autre à Montpellier, celui-ci au Brésil, celui-là à Tel-Aviv ou à Jérusalem. L'éclatement a été total, comme au temps de l'Inquisition » (21). Cette comparaison avec l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492 pourrait sembler inadéquate et même exagérée, dans la mesure où les Juifs du Maroc n'ont pas été expulsés de leur pays comme cela s'est fait

dans d'autres pays arabes depuis la création d'Israël. Ils y avaient même été bien accueillis en 1492. Mais en termes de diaspora et de chiffres actuels, les Juifs marocains se sont réellement dispersés un peu partout dans le monde, en particulier à la suite des guerres israélo-palestiniennes. On en compte environ huit cent mille dans le monde entier, alors qu'il n'en resterait plus que trois mille au Maroc²².

Souvenirs et digressions

De digression en digression, ce que l'auteur voit dans la réalité du Maroc contemporain sans ses Juifs, lui fait penser, par association d'idées, à ses oncles d'Amérique qui rendaient visite à sa famille, dans son enfance : « Ils amenaient avec eux des cadeaux onéreux et se donnaient des airs de liberté qui émerveillaient les jeunes » (22). Abitbol faisait sans conteste partie de ces jeunes, car lui aussi a fini par rejoindre l'Amérique, après son rêve avorté d'acteur à Paris. En passant près de l'ancien magasin de son père, il se souvient de lui avec tristesse. Ce dernier dirigeait un atelier de reliure, mais paradoxalement il était analphabète : « Mon père, ce poète qui ne savait ni lire ni écrire, mais qui a passé toute sa vie avec des livres » (23). Bien qu'il ne le dise pas, c'est sans doute ce père illettré qui a transmis à son fils l'amour des livres, car le jeune Bob devait, dès l'âge de sept ans, lui indiquer l'orthographe des titres qu'il gravait dans les reliures. Très vite, l'enfant ne s'était pas contenté de lire les titres, mais s'était mis à lire les livres en entier, et son père, raconte-t-il, ne les rendait aux clients que s'il avait fini sa lecture. Il se peut aussi que le côté physique de ces objets, avec leurs pages sentant l'encre, le carton, la colle fraîche et le cuir de la reliure, ait fourni à ses histoires une dimension sensuelle inséparable des livres eux-mêmes, présente dans tous ses écrits. Enfin comment ne pas voir dans sa décision de devenir éditeur d'art un hommage à son père ?

Sans transition entre le passé et le présent, le narrateur marche et rencontre l'homme musulman qui travaillait avec son père, qui pleure en se remémorant « la belle époque, à jamais révolue, où nous étions ensemble » (24). Cette dernière expression, « où nous étions ensemble », ne réfère pas seulement à sa famille et aux employés de son père, mais par extension à cette confraternité qui existait entre les deux

²² Article « Demography » Sergio della Pergola, *Encyclopedia of Jews in the Islamic World*, Vol.2, pp. 53-66.

communautés et qui, du moins au niveau individuel, semblait authentique.

Mais soudain, alors qu'il se trouve près de l'horloge municipale, qu'il reconnaît avec émotion car tout près se trouvait l'atelier de son père disparu, la sirène de midi retentit. Elle fait ressurgir en lui les souvenirs d'enfance de ce moment où tout le monde se précipitait pour rentrer chez soi à l'heure du déjeuner, en passant par la boulangerie pour y acheter le pain du déjeuner, ce « pain croustillant aux noms bizarres : baguette, avion, flûte... » (24). « Puis, comme par magie, tout s'immobilisait. La ville entrait en ses murs, écrasée par le soleil de midi » (25). Le présent se fige dans le passé où le silence succédait si abruptement au mouvement et à l'agitation.

La rue de son enfance

À l'entrée de sa rue, son appréhension grandit :

Je me suis approché lentement de ma rue, tout doucement, pour ne pas la contrarier, pour ne pas l'effaroucher, pour qu'elle ne prenne pas en me voyant des airs d'amoureuse fâchée, pour qu'elle continue de vivre à son rythme, celui de mon passé. (25)

Mais l'« amoureuse » se révèle moins pulpeuse que dans son souvenir : « Je ne l'ai pas reconnue tout de suite. Elle avait maigri, elle s'était comme rapetissée » (25). Quel visiteur n'a pas éprouvé cette même impression d'un environnement rétréci en revenant sur le lieu de son enfance ? Pourtant son émotion ne lui laisse pas le temps de la fuir, car le souvenir de ses voisins d'antan l'envahit. Des détails sur la vie familiale des uns et des autres refont surface et raniment la rue de tous les personnages qui y habitaient autrefois. Des noms de familles reviennent, comme les Dayan, par exemple, dont les nombreuses filles ne pouvaient trouver mari, sont mentionnés à nouveau. Il se demande ce qui est advenu de la plus jeune, Suzanne, « qui était jolie fille » (28). Avait-elle échappé au destin de ses sœurs ? En allant frapper à la porte, il est reçu par une vieille femme défraîchie et négligée. Après quelques paroles de politesse échangées, il s'enquiert de Suzanne et découvre, incrédule, qu'il s'agit précisément de son interlocutrice.

Il se dit alors que son exil, loin d'être une parenthèse négative dans sa vie, lui a ouvert le monde et sa modernité, tandis que ceux qui sont restés au pays se sont figés dans les temps anciens sans autre horizon

transformateur. Il refuse le verre de thé qu'elle lui offre, et tandis qu'il rebrousse chemin, atterré, d'autres souvenirs viennent le frôler devant le four à bois dont les effluves lui rappellent la *dafina*, le plat traditionnel juif qui y cuisait à feu doux toute la nuit du vendredi au samedi. Il revoit le charbonnier arabe qui vendait l'eau chaude aux Juifs le samedi, toujours présent dans la rue, il entend les cris joyeux des enfants, l'odeur du hammam tout proche, où les mères juives se retrouvaient le vendredi après-midi pour se reposer de toutes leurs préparations du *shabbat* et recueillir les derniers ragots de la communauté tout en recherchant la fiancée parfaite pour leur fils. Mais la synagogue toute proche, lieu autrefois vivant qui résonnait de prières ferventes le *shabbat*, est fermée à présent et le charme est rompu. Venu au Maroc dans l'espoir de revoir Marika, son premier amour, qui vit encore à quelques pas de là, et avec laquelle il avait conversé au téléphone peu de temps auparavant, il choisit la fuite plutôt que de risquer de détruire d'autres beaux souvenirs. Il décide même d'effacer de sa mémoire cette visite : « Très vite, j'ai fait abstraction de ce voyage et revenais à mes souvenirs anciens, comme si ce voyage n'avait pas compté. Les visages seraient les visages de mon enfance, et les maisons seraient celles d'autrefois » (32).

Un Maroc de carte postale ou d'enfance ?

Récits à la fois folkloriques et magiques, tirés d'anecdotes de sa vie au Maroc ou de lectures, les textes d'Abitbol foisonnent de situations, d'impressions qui évoquent ce monde passé de manière si vivante qu'ils touchent autant ses compatriotes exilés que leurs enfants nés ailleurs. Quelquefois, ils font penser à un Sholom Aleikhem²³ égaré dans le monde sépharade d'autrefois. Ses nouvelles ne sont pourtant pas toutes exclusivement consacrées à ses coreligionnaires. Comme pour « Aouicha le porteur de *dafinas* »²⁴, elles peuvent avoir pour personnage central un musulman, mais qui évoque toujours un Maroc où les Juifs faisaient partie intégrante du paysage. C'est encore par le biais des exploits d'Aouicha, employé comme livreur au four du coin de la rue, que le narrateur décrit les anciens fours à bois auxquels les mères envoyaient quotidiennement le pain qu'elles pétrissaient elles-mêmes. La *dafina*, le

²³ Sholom Aleikhem (1859-1916), écrivain juif d'origine russe qui écrivit principalement en yiddish des romans et des nouvelles décrivant des personnages pittoresques du petit peuple juif.

²⁴ <http://www.dafina.net/gazette/article/aou%C3%AFcha-le-porteur-de-dafinas-de-bob-or%C3%A9-abitbol>

plat traditionnel du shabbat composé de pommes de terre, de riz, de pois chiches et de viande, y était envoyée le vendredi après-midi pour y cuire lentement toute la nuit. La marmite de *dafina* revenait le samedi vers midi pour le déjeuner après l'office du matin à la synagogue, livrée par des porteurs comme Aouicha. Décrire l'aspect, la couleur, le parfum de la *dafina* jusqu'à en mettre l'eau à la bouche du lecteur est tout le talent d'Abitbol. Mais il accorde aussi à Aouicha, sautillant habilement dans la rue avec ses dizaines de marmites sur la tête sans en renverser une seule, le statut de personnage mythique vu par l'enfant qu'il était, alors qu'il jouait aux billes devant sa porte. Et de nouveau, le narrateur adulte évoque une époque idyllique, celle de son enfance où les gens de ses souvenirs vivaient en harmonie avec leurs voisins :

Dans notre quartier, si heureux, si tranquille, dans ce village où Juifs et Musulmans vivaient paisiblement, je vous le dis comme je le pense, l'amour régnait, l'amitié était omniprésente et le bonheur palpable puisque personne, semblait-il, ne manquait de rien, personne ne jalousait l'autre, tout le monde s'entraidait naturellement ! (« Aouicha », ligne 60).²⁵

Même si la réalité pouvait être moins rose, perçue par les yeux de l'enfant et embellie par le temps, elle fait soupirer l'adulte sur l'époque bénie et disparue dans laquelle Juifs et musulmans vivaient en paix. N'est-ce pas d'ailleurs ce que les lecteurs d'Abitbol recherchent ? Les commentaires postés sur le site des Juifs marocains à l'étranger, *dafina.net*, montrent que ses histoires sont lues avec intérêt par les nostalgiques d'un passé révolu dans un Maroc typique. Bien qu'ils sachent comme lui qu'ils ne retourneront plus y vivre, ils ont plaisir à se replonger dans les souvenirs qu'il sait si bien raconter.

Juif errant une fois, Juif errant éternellement ?

Une certaine « Lettre de Californie », intitulée « Exil sans retour », postée en août 2012 sur *dafina.net* et en janvier 2014 sur le site *harissa.com*, laisse envisager des velléités de notre Juif errant de déménager de nouveau, de quitter Los Angeles qu'il habite depuis plus de dix ans, cette « ville de tous les rêves et de toutes les illusions. Ville phare pour des millions d'âmes et où paradoxalement on se sent seul au monde ». Son ton indique qu'il n'y est plus heureux, qu'il s'y sent seul,

²⁵ La nouvelle n'étant pas publiée dans un livre, mais sur *Internet*, les lignes, et non les pages, sont indiquées entre parenthèses à la fin de la citation.

ruminant des pensées négatives, avec des « Que suis-je ? » qui sans cesse reviennent dans le texte. Ses interrogations sur les rapports amoureux qu'il a toujours entretenus avec les villes qu'il a habitées naguère cèdent la place aux doutes du temps présent : « Me suis-je toujours enfui de quelque part ? N'ai-je fait que fuir toute ma vie ? De Casablanca la magnifique à Paris la sublime, de Montréal la chaleureuse à Acapulco la nonchalante et aujourd'hui de Los Angeles l'évasive, la passagère [...] »²⁶.

Il prête à Los Angeles, ainsi qu'à une amoureuse qui lui aurait « tourné le dos », une indifférence qui le transperce. Implorant cette ville, qui pour lui est « tout et son contraire », peuplée de « millions d'habitants et de quelques fantômes de cinéma », il s'écrie : « Regarde-moi ! Aime-moi ! Prends-moi ! Frappe-moi ! Exile-moi ! Mais par pitié ne m'ignore pas ! ». Hollywood, qui l'avait enchaîné à ses stars depuis son enfance, car chaque semaine au cinéma il s'identifiait à ses acteurs vedettes, le snobe à présent et il conclut sa « lettre » en ces termes :

Je suis d'ici et d'ailleurs, éternel voyageur de l'univers, éternel compagnon d'aventure. Je cherche, cherche encore. Quand je trouve, je repars, je m'en vais, je cherche encore quelque chose que je ne trouve pas.

Que suis-je ? Qui suis-je ? Quelle est ma route ? Quel est mon chemin ? Quêteur de rêves, Don Quichotte, Petit Prince, je suis un vagabond, à la recherche de la lumière et d'un rêve qui n'a pas de nom, qui n'existe pas et qui n'a sans doute jamais existé !

Trouvera-t-il un jour sa place ?

²⁶ Lettre de Californie ; Exil sans retour : <http://www.harissa.com/news/article/lettre-de-californie-exil-sans-retour-par-bob-or%C3%A9-abitbol>

Bibliographie

- Œuvres imprimées d'Abitbol, Bob Oré

Le goût des confitures, nouvelles, Montréal, Éditions Hurtubise, coll. L'Arbre, 1986.

Les faucons de Mogador, nouvelles, Montréal, Éditions Balzac, coll. Autres rives, 1994.

La beauté du monde, poèmes, Montréal, Éditions du temps qui passe, 2000.

Les amants du Café Prag, roman, Montréal, Éditions Balzac, 2003.

Les amours interdites de Mme Cohen, roman, Montréal, Éditions Balzac, 2006.

- Nouvelles postées sur Internet

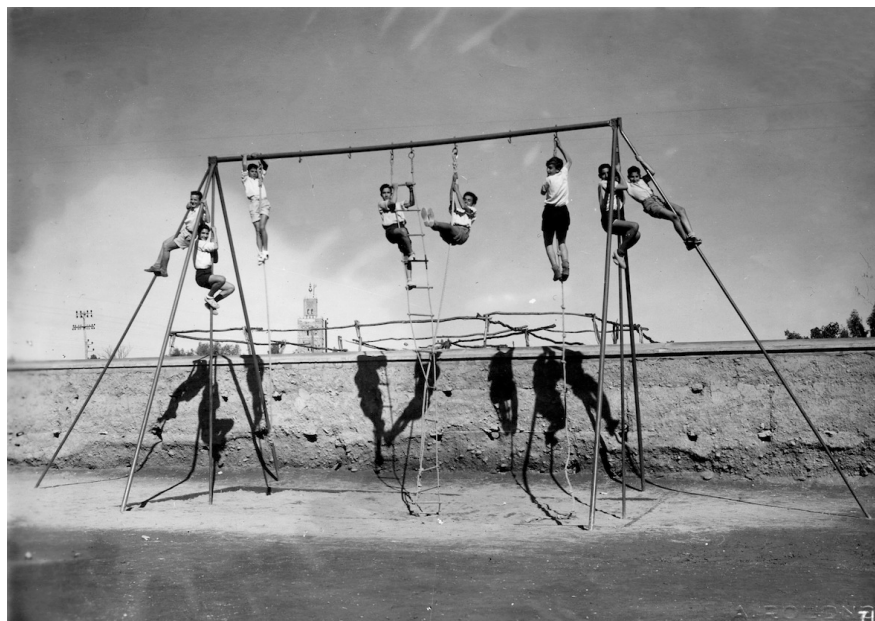
Nouvelles et poèmes publiés sur le site [dafina.net](http://www.dafina.net), le portail des Juifs marocains :

<http://www.dafina.net/gazette/article/bob-or%C3%A9-abitbol-poete-conteur-et-createur-pluriel>

Nouvelles publiées sur le site [harissa.com](http://www.harissa.com), le portail des Juifs tunisiens :

<http://www.harissa.com/news/article/lettre-de-californie-exil-sans-retour-par-bob-or%C3%A9-abitbol>

Une enfance au Maroc : écoles de l'Alliance israélite universelle



École Georges et Maurice Leven à Marrakech, Maroc, février 1952

Le portique entièrement métallique a été installé en 1951

Archives de l'Alliance israélite universelle, fonds de photos, 5451

Photo Roudnev, Marrakech



École mixte du boulevard Calmel à Casablanca, Maroc, 23 avril 1958

Archives de l'Alliance israélite universelle, fonds de photos, 5809